

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

REVUE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

# LE RÉVEIL

POLITIQUE.—THEATRE.—LITTÉRATURE.—BI AUX-ARTS

VOL. IX.

MONTREAL, 10 DECEMBRE 1898.

No. 201

## SOMMAIRE :

## EMILE VANIER

Emile Vanier, [à suivre] *Vieux-Rouge* —*Nothing so hard, but  
search will find out.*

LES CONTEMPORAINS : Avis de l'éditeur

Ingénieur! . . .

— La conférence internationale, *Libéral* —

Un qualificatif bien largement employé dans nos parages. Prêtez l'oreille au hasard ou lisez la presse quotidienne : les ingénieurs pullulent. Le mot semble une décharge libre ; il paraît qu'on l'a choisi pour exprimer tous les genres d'occupations, quand on ne trouve pas dans son vocabulaire le terme propre. Qu'importe l'étymologie qui enseigne que le mot a pour légitime ascendant : *genius*, c'est-à-dire génie. Qu'importe le lexique avec sa définition consacrée : INGÉNIEUR, c'est le savant qui conduit et qui dirige. à l'aide des mathématiques appliquées, des travaux d'art, comme l'attaque et la défense des places, la construction des ponts, des chemins, des édifices publics, des machines, etc.

*Ça et là, Rigolo* — L'oncleFédia, [Suite et fin] *Eug. Melchior de**Vogué* — De Shang-hai à Ceylan,[à suivre] *Léon de Tinscan.*

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

On oublie, on ignore tout cela. En France, être ingénieur en ponts et chaussées, c'est appartenir au premier titre à

cette aristocratie du travail qui date du commencement de ce siècle. Carnot, qui a été Président, Freycinet, qui a été premier ministre, sont partis de là. Or, au milieu de nous et sorti de nos rangs à nous, Canadiens-Français, il y a un homme qui est, dans toute l'amplitude littéraire et technique de l'appellation, un ingénieur ; un homme qui, à peine arrivé à la quarantaine, peut nous montrer son nom inscrit sur cent travaux, d'ordre public, et à qui personne, dans tous le Canada, ne peut contester le droit de se dire à la tête du plus grand établissement de génie civil. Cet honneur n'a pas borné son activité, son savoir-faire et ses succès aux seules prérogatives de son art — car, ici, art est le mot ; — mais il a su élargir le champ, et il dirige en ce moment la construction d'un monument religieux dont il a dressé la physionomie architecturale et qui a révélé un autre aspect de son talent, à la fois si versatile et si ferme.

C'est ce compatriote que nous venons étudier à la veille de clore la première partie de notre Galerie. Nous ne pouvions, avant de déposer pour quelque temps notre plume, choisir un meilleur thème. Cela nous repose de la vilaine politique.

\* \* \*

Joseph-Emile Vanier est né le 20 janvier 1858, à Terrebonne, cette région si féconde en hommes marquants. Son père, Emilien Vanier, était marchand de grain à Montréal. Il fréquenta les classes de l'Académie Commerciale Catholique et de l'École Normale Jacques-Cartier, puis il rentra à la Polytechnique où il se trouva dans son élément, tout comme l'oiseau dans l'air et le poisson dans l'onde. Il sortit de cette institution avec tous les hon-

neurs dont elle pouvait disposer, et, fait à noter, il en fut le premier gradué. C'est lui qui inaugura la liste.

Pour ses débuts dans la vie pratique, il fut assistant-ingénieur du service des canaux et des travaux de voirie d'Hoche-laga qui, à cette époque, prenait son premier essor.

En 1878, M. Prudent Beaudry, frère de notre ancien maire, l'appela à Los Angeles, Californie, pour diriger les travaux de l'aqueduc. C'était, dans l'ordre des choses, une promotion insigne, un premier et brillant chevron. Ce voyage à l'étranger et tant d'autres par la suite, enrichit le bagage scientifique du jeune ingénieur dont l'esprit pratique, observateur, sans cesse aux aguets ne perdait rien des choses vues, des progrès aperçus.

Quand il nous revint en 1879, il se sentit de taille à aborder de pied sûr toute la gamme des travaux du domaine de son bureau ; car il eut le sien à partir de ce temps.

Son rêve, au sortir de la Polytechnique, avait été de fonder à Montréal un véritable bureau d'ingénieur. Cela n'existait pas. Tout ici était dans l'enfance sur ce terrain. Il y avait bien des à-peu-près, des embryons, des essais, mais rien qui fut autonome, franchement de la profession. Et au risque de paraître enjamber dans notre récit, constatons de suite, qu'aujourd'hui, le bureau de M. Vanier est le plus considérable, dans son genre, qui existe au Canada. Dix-sept employés permanents en composent le personnel, les uns des anciens élèves de la Polytechnique, comme lui, les autres des spécialistes sortis des meilleures institutions de France et de Belgique.

Un détail en passant : il a pour comp-

table le fils d'une de ses petites compagnes d'école du bon temps de la première jeunesse.

En 1894, un biographe de M. Vanier calculait que notre distingué compatriote avait dressé les plans de travaux d'une valeur dépassant dix millions, et il ajoutait que jamais on n'avait pris en défaut ses deux qualités primordiales : la prudence et l'habileté. Or, depuis cette époque, il y a eu augmentation sur toute la ligne. On a peine à concevoir comment il a pu mener si bien tant de choses à la fois. Et la meilleure sanction que reçoive M. Vanier ne réside-t-elle pas dans le fait que ses clients de la première heure restent toujours ses clients ? Or, qui sont ces clients ? Des municipalités importantes, riches, indépendantes ; des villes anglaises autant que des villes françaises ; des cités de Québec, d'Ontario, Nouveau-Brunswick. N'est-ce pas là un éclatant *criterium* ?

Essayons une nomenclature de ces travaux, non pas complète, mais à bâtons rompus, au courant de la mémoire. Nous en oublierons, et, tout de même, la liste sera riche.

Pour commencer : M. Vanier est l'ingénieur en titre de douze à treize municipalités dont les noms viendront plus tard sous notre plume. Arpentages, plans, spécifications, estimations, expertises, surintendances, chemins de fer, électricité, canaux, systèmes d'égoût, tramway, voirie, ponts et chaussées, géodésie, constructions architecturales, aqueducs, tout a été largement de son domaine pratique. Il est sans conteste le maître en hydraulique, et, aussi, sous le rapport de la mécanique dans ses multiples spécialités.

C'est à lui qu'on doit les plans de l'édi-

fice de la Citizens Light & Power Co à St-Henri, des châteaux-d'eau de Lachine, Aylmer, Beauharnois, St-Lambert et Buckingham et, par-dessus tout, de la superbe église en construction de St. Jean-Baptiste, style Renaissance Italienne, adapté au climat, et qui, terminée, en 1900, coûtera \$200,000. Le *red-tapeism* de la profession a été mis en jeu pour chicaner M. Vanier quand son plan a été primé. N'avait-il pas commis le grand crime de ne pas se faire inscrire sur les cahiers de la confrérie ? Ça n'a été qu'une tempête dans un verre ; notre ami, qui est bien le plus conciliant des hommes, s'est mis en règle. De sorte, qu'aujourd'hui, au lieu de n'appartenir qu'à dix ou douze sociétés scientifiques et commerciales de ce pays et de France, il est de plus membre de la Société des Architectes de la province de Québec. Avant de continuer notre nomenclature, rappelons qu'il a été autrefois professeur à l'École Polytechnique de Montréal.

*A suivre.*

VIEUX-ROUGE.

---

## LES CONTEMPORAINS

La série de biographies qui a paru dans le *RÉVEIL* ayant eu un grand succès, nous avons décidé de le mettre en volume pour répondre aux demandes des amis. Le livre ne sera pas mis en vente. La première série paraîtra dans quelques jours ; et avant de passer à une autre série, nous croyons devoir expliquer notre idée aux lecteurs du *RÉVEIL* en reproduisant l'Avis suivant :

## Avis de l'Éditeur

Le dix-neuvième siècle, avec ses étonnantes découvertes, n'a pas seulement révolutionné l'industrie et les sciences; la découverte de la vapeur, de l'électricité et les applications multiples qu'on en a faites ont eu pour conséquences de transformer complètement les conditions de la société. Ceci est surtout vrai d'un jeune pays comme la province de Québec, qui était, quand même, destiné à subir d'importantes transformations en grandissant.

Aussi l'historien qui entreprendrait dans quelques années de reconstituer la physionomie de la génération actuelle aurait-il une tâche autrement difficile que celle qui revient à nos écrivains qui parlent du passé.

Durant leur enfance, alors que la lutte pour l'existence constitue la plus pressante et parfois l'unique préoccupation, les peuples se groupent autour d'un homme,—le guerrier ou le tribun qui leur paraît le plus fort. Ce champion incarne en lui toute la vie nationale, toutes les aspirations de son peuple son nom seul remplit l'histoire.

C'est ainsi qu'au commencement du siècle encore, les Papineau régnaient sur la population canadienne-française. Le paysan canadien, dont la vie était absorbée par la culture de son champ, dont l'horizon était borné par les limites de la paroisse, s'en remettait à ces deux grands patriotes pour l'administration des affaires de la patrie. Le champ de bataille était l'Assemblée Législative. Dans ces conditions la tâche de l'historien est facile. Quand il a étudié et compris le chef, il connaît toute l'épopée.

Mais avec le progrès, avec la croissance de notre nationalité, d'autres champs ont été ou-

verts à son activité. L'instruction, bien qu'elle n'ait pas été tout ce que nous aurions pu désirer, a permis à nos compatriotes de se lancer dans le commerce, dans l'industrie, dans les arts. Sur le terrain de la politique même, la lutte a changé d'aspect. Au règne autocratique d'un chef nous voyons se substituer lentement mais sûrement le concours d'une multitude d'hommes instruits et dévoués. Nos rapports avec la population d'origine britannique ont aussi changé et pour le mieux. Mais tout cela a pour effet de rendre le travail de l'historien bien plus difficile, s'il tient réellement à attribuer à chacun sa part de mérite et d'influence dans le développement de la société. C'est pourquoi beaucoup d'écrivains de hauts talents sentent aujourd'hui le besoin de spécialiser, de subdiviser l'histoire comme on a subdivisé les sciences, de circonscrire le champ de leurs études à la limite des forces humaines.

Assurément la province de Québec n'a pas encore atteint ce degré de développement où il devient impossible à un seul homme d'embrasser toute l'étendue de la vie nationale; mais aussi, l'historien qui voudra bien se rendre compte de ce qui s'y est passé durant le dernier quart de siècle devra mettre en scène une foule de figures: prélats, hommes d'états, littérateurs, artistes, industriels.

Comment pourra-t-il reconstituer la physionomie de ces hommes, qui les uns ont contribué au progrès de l'éducation, les autres au développement de nos libertés, les autres encore à l'avancement de notre nationalité dans le monde commercial? Comment pourra-t-il attribuer à chacun sa juste part de mérite, de travail, dans cette œuvre de l'édification d'une nation?

Nos hommes éminents, comme règle, n'écrivent

vent pas de mémoires. Il est même bien rare qu'ils écrivent pour la presse. Est-ce manque de temps ou défaut de goût? Nous ne voulons pas répondre à la question. Nous croyons en avoir dit assez pour établir que nous rendons un service aux historiens futurs comme aux hommes du jour en présentant cette galerie des "Contemporains."

Si l'idée de publier un volume de biographies des contemporains n'est pas nouvelle, nous osons cependant croire que le cadre et la facture de cet ouvrage lui donnent titre à l'originalité. Comme on pourra le voir par cette première série, nous n'entendons faire ni un recueil de dates, ni un livre d'adulation systématique. Nous choisissons parmi les hommes en vue, et nous cherchons l'écrivain qui les a mieux connus pour lui demander de nous faire leur portrait. "Les Contemporains" étant l'œuvre de plusieurs auteurs on y trouvera certainement des contradictions. Les photographiés n'ayant guère été consultés, il leur arrivera sans doute d'être surpris des appréciations faites sur leur compte, de la compagnie dans laquelle ils se trouveront. Ce sera le côté pittoresque de l'ouvrage, si nous pouvons nous exprimer ainsi.

Du reste n'en est-il pas ainsi dans la vie?

Les Anglais disent: "Politics make strange bed-fellows." Ils pourraient dire la même chose des affaires, de la littérature et même de la religion. Tout-à-coup, par la force des circonstances, on se trouve obligé de vivre avec un homme pour lequel on avait eu jusque là une profonde antipathie. Puis on s'aperçoit que cet homme tant détesté a des qualités qu'on ne lui connaissait pas; et l'on devient les meilleurs amis du monde. Autres fois c'est le contraire qui arrive.

Loin de nous excuser, nous croyons donc

bien faire en réunissant sous un même couvert les portraits des hommes marquants de notre génération, sans égard aux opinions politiques, ni à l'occupation, ni au rang conventionnel que la société assigne à ses membres.

Tout homme qui parvient, dans ce siècle de lutte, quelle que soit la carrière qu'il a choisie, doit posséder des éléments de force qu'on n'aperçoit peut-être pas à première vue, mais sans lesquels il ne serait certainement pas arrivé. D'autre part nous estimons que celui qui sert sa patrie dans le commerce ou l'industrie avec honneur et succès a autant de mérite que le politicien ou le prêtre qui arrive aux premières positions. Nous demandons aux écrivains que nous appelons à contribuer à cet ouvrage de faire à chacun sa juste part d'éloge et de censure, de nous faire voir les côtés faibles comme les côtés forts de leur sujet. Est-il une manière plus intéressante et plus juste de préparer l'histoire?

Nous disons: "préparer l'histoire" avec intention; car en effet ces ouvrages de critique personnelle, ces portraits pris sur le vif restent alors que bien d'autres livres plus méthodiques et plus prétentieux sont oubliés. Ne parle-t-on pas encore de la "Pléiade Rouge;" et ces quelques coups de crayon n'ont-ils pas exercé une influence considérable sur les fortunes politiques du temps?

Pour notre part, nous l'avons déjà dit, nous n'avons pas l'intention de nous astreindre à un parti, ni à une classe de la société. Politiciens, prélats et prêtres, avocats, médecins ou industriels; tous ceux dont le peuple entend parler chaque jour, lui seront présentés au saut du lit par des écrivains qui sont ou qui ont été admis dans leur intimité. Cela ne veut pas dire que nous feront des portraits à l'eau de rose. La lecture de cette première série en est, croyons-nous, une preuve suffisante.

Les conditions dans lesquelles ce livre est publié nous permettent de prendre une attitude entièrement indépendante et nous allons user largement du privilège.

La prochaine série des "Contemporains" sera inaugurée par un portrait de Mgr Bruchési, l'un des hommes qui ont le mieux réussi parmi la jeune génération.

Les portraits en photogravure qui ornent ce volume sortent des ateliers que vient d'ouvrir "The Sun Photo-Engraving Co." Cet établissement des plus complets est sous la direction d'un Canadien-Français, M. D. Lapointe, un maître dans son art. On admettra que nous n'aurions pu mieux choisir.

L'ÉDITEUR.

## La conférence internationale

Le monopole va-t-il triompher encore une fois de par la volonté du parti libéral réorganisé suivant les principes et sous les auspices de Joseph-Israel Tarte ?

C'est à l'heure qu'il est le plus clair de ce que nous pouvons attendre de la grande conférence internationale. Il va sans dire que nous faisons abstraction des festins interminables qui faisaient l'admiration du *Soleil* et qui amusent fort la société de Washington. A nos yeux ces fêtes n'ont guère d'autre mérite que celui de permettre à M. Laurier d'étaler son élégance.

On admettra qu'il a des choses plus importantes pour le pays. Parmi celles qui sont venues devant la conférence et dont l'importance n'apparaît pas à première vue se trouve la question des pêcheries de la mer de Behring.

Autrefois d'humbles pêcheurs s'étant dit que la mer appartient à tout le monde, sont allées rechercher le phoque au large des îles Prêbilost. Un bon jour les Américains s'aperçurent que les Canadiens leur nuisaient. Le privilège exclusif de la pêche du phoque dans les limites de la juridiction des États-Unis vient d'être concédé à une puissante compagnie de San-Francisco, et

dans le but de favoriser ce monopole, le président Harrisson déclara que la mer de Behring était close. *Mare clausum*.

Le gouvernement canadien d'alors protesta et le différend fut soumis à un tribunal international composé des plus éminents jurisconsultes.

Il fut alors reconnu que d'après tous les principes du droit international les pêcheurs canadiens avaient incontestablement le droit d'exercer leur industrie en pleine mer. Ça ne faisait pas l'affaire du monopole américain qui continua à s'agiter.

M. Laurier tomba dans leur jeu lorsqu'arriva a fameuse conférence. Il consentit à remettre en jeu une partie déjà gagnée. Les conséquences ne se font pas attendre. Les dernières dépêches nous annoncent que les ministres canadiens sont disposés à renoncer aux droits acquis, aux droits de souveraineté nationale, et qu'il ne reste plus à débattre que le plus ou moins de dollars qui seront accordés aux propriétaires des navires qui faisaient la pêche.

Une pareille abdication est sans précédent. Mais l'humiliation n'est pas plus grande que les pertes matérielles ne sont réelles pour le pays.

Les propriétaires de navires qui vont être expropriés vont faire fortune ; et c'est pourquoi ils laissent faire.

Mais les pêcheurs qui trouvaient dans cette industrie le moyen de gagner leur vie, que vont-ils devenir ?

Bah ! ce sont de pauvres diables !

Mais les marchands et les fournisseurs qui tiraient un bénéfice indirect de cette industrie ?

Ils ne prévoient pas ce qu'ils vont perdre.

Mais tous ceux qui sont obligés, durant nos durs hivers, de se pourvoir de fourrures, que doivent-ils attendre du monopole américain ?

Ils n'en soupçonnent seulement pas l'existence.

C'est ainsi que raisonnent nos délégués plénipotentiaires, tout absorbés par les bals et les banquets.

Mais lorsque le monopole américain aura atteint son but, lorsque le prix du "sealskin" canadien sera réglé au seul gré de sa volonté, lorsque l'industrie canadienne aura été détruite, le peuple

ouvrira les yeux. Il sera trop tard, comme tous les jours : mais il saura se venger.

Nous en avertissons ceux qui se sont arrogé le droit exclusif de veiller aux destinées du parti libéral.

LIBERAL.

## Les Elections Partielles

Les élections partielles qui se font en ce moment sont instructives pour plus d'une raison.

Le premier fait qui se dégage dans cette lutte c'est que le ministre des Travaux Publics a pour le moment le contrôle absolu du parti libéral, qu'il s'empare de toute l'organisation, dans le domaine fédéral comme dans le domaine provincial, et que rien ne peut se faire hors son bon plaisir. En un mot, le parti est à la merci du volage Israël.

C'est peu rassurant pour le parti : mais c'est ce qui devait fatalement arriver comme conséquence de l'apathie de la députation au début, de son asservissement depuis et du lâche servilisme de M. Marchand. On récolte ce que l'on a semé.

Néanmoins le Tarte est loin d'être rassuré sur l'avenir. Il court d'Ottawa à Québec, de Québec à Washington, puis se lance dans les petites besognes de la politique dans Beauharnois et Valleyfield. Il sent qu'il n'aura pas trop de toute son activité pour se maintenir. Car si ceux qui attendent des places ou des faveurs du gouvernement n'osent pas parler ouvertement, la masse des libéraux dégoûtés saura agir.

M. Tarte le sait. Il se hâte de faire l'élection de Bagot avant que le fiasco de la conférence internationale ne soit un fait officiellement constaté, tandis qu'il est encore possible de faire espérer aux crédules électeurs, par le ministère de la *Patrie*, que le gouvernement est sur le point d'obtenir des concessions des Américains.

Et puis on emploiera les grands moyens, les moyens sonnants, n'en doutons pas, pour remporter une victoire qui donnerait à Israël le prestige d'avoir pris un comté à l'ennemi.

\*\*\*

Dans Beauharnois le ministre des Travaux Publics a aussi une revanche à prendre. Il ne peut oublier qu'il s'est fait battre dans ce comté qui était remporté quelques mois plus tard par un bon vieux libéral à une grande majorité.

Aussi, sur ses ordres, le gouvernement provincial a-t-il remis dans sa poche son programme de réformes. C'est la *Patrie* qui dirige la campagne ; et elle annonce aux timides que la création d'un ministère de l'instruction publique n'est plus un article de foi pour les libéraux. Le conseil législatif, que l'on menaçait des foudres populaires, pour avoir eu la témérité de rejeter la loi de l'instruction publique, ne sera pas même attaqué dans cette campagne. La discussion se fera sur des questions de comptabilité que le premier commis venu pourrait régler en quelques instants, et la *Patrie* essayera d'amadouer les électeurs par des promesses et des menaces.

Des grandes questions qui touchent à l'existence même du peuple ; des réformes pour lesquelles les libéraux ont été portés au pouvoir le moins possible.

Voilà où est descendu le niveau de la politique provinciale sous l'influence du Tarte.

\*\*\*

Dans Lévis c'est la fin de tout un chapitre d'histoire politique que l'on verra.

Sous l'ancien régime du parti conservateur, Sir Hector Langevin régnait en maître dans l'organisation conservatrice et M. Tarte était à ses pieds.

Du côté des libéraux la direction et le poids de la lutte retombaient sur les deux Langeliers, Pantaléon Pelletier et Pacaud. Personne ne songeait à leur disputer la gloire d'être chefs d'un parti d'opposition.

Mais lorsque Mercier arriva au pouvoir, il se trouva entouré de jeunes députés entreprenants qui demandèrent leur part du gâteau. Les vieux ne voulurent pas céder leur place ; et les jeunes lâchèrent "l'Electeur" pour se rallier autour de "l'Union Libérale."



Quand vint la chute de Mercier les vieux se trouvèrent ruinés, ou à peu près. Pacaud assez habile pour avoir sauvé quelque chose du naufrage, se vit dans la nécessité de ménager certains ministres du nouveau gouvernement.

Les jeunes qui, n'ayant rien en à perdre, n'avaient rien à sauver, se lancèrent dans la lutte avec ardeur, s'emparèrent de la direction du parti, et, la victoire revenue, ils se distribuèrent naturellement les places. Pour être plus certains de n'être pas embarrassés par des rivaux plus anciens, on peut même affirmer que MM. Turgeon, Dechêne et Choquette ne furent pas étrangers à la défaite de MM. Chas. Langelier et Bernatchez lors des élections générales. M. Bernatchez se soumit; mais M. Langelier voulu, quand même, revenir en chambre. Les jeunes ministres craignent son influence; et voilà pourquoi il trouve chaque fois des obstacles lorsqu'il veut se présenter: à Lévis comme aux Iles de la Madeleine et dans Bonaventure.

M. Langelier, qui critiquait fort le ministre des travaux publics tant que son frère n'eût pas été nommé juge, semble avoir fait sa paix; la *Patrie* le favorise. Pour des raisons très simples les conservateurs penchent aussi de son côté. M. Pacaud sympathise avec son ancien rédacteur; mais il garde un silence prudent pour ne rien perdre.

En somme il s'agit d'une lutte purement personnelle et qui n'est pas de nature à édifier le peuple sur les dessous de notre politique.

NEMO.

---

## CA ET LA

La *Minerve* disait l'autre l'autre jour qu'à l'assemblée de l'Association conservatrice on n'avait pas entendu ces accusations de boodlage et ces chicanes à propos de picotin qui troublent les clubs libéraux.

Dame, quand on est dans l'opposition!

Cependant il ne faut pas oublier que lorsque Mercier était au pouvoir à Québec, Tarte, chef

conservateur, trouvait le moyen de tirer son pingle du jeu.

\* \* \*

La *Patrie* accuse M. Bergeron de travailler pour son intérêt personnel dans Beauharnois.

Et le ministre des Travaux Publics, on le sait, n'intervient que par pure philanthropie dans la dite élection. Ce n'est pas lui qui sera jamais soupçonné de songer à ses petits intérêts!

\* \* \*

Nous ne ménageons pas les soi-disant écrivains qui encombrant les journaux de leurs sottises. Mais il faut avouer que les professions libérales comptent dans leurs rangs des individus qui pourraient rivaliser avec l'inepte reporter du journalisme à sensation.

Voici le fragment d'un factum présenté à la Cour d'Appel, le premier tribunal de la province:

"Que le dit mécanicien feignit de ne pas entendre ou n'entendit pas les dits avertissements et que lorsqu'il se mit en frais d'appliquer les freins à son char, il était trop tard; qu'il ne put l'arrêter et que le dit char passa sur la dite Yvonne Pichette, lui broyant le crâne et lui donnant la mort instantanément;

"Que le dit mécanicien négligea imprudemment et même criminellement de renverser le pouvoir électrique du dit char avant d'écraser la dite Yvonne Pichette, c'est-à-dire qu'il négligea de faire mouvoir la machine en arrière pour sauver la dite enfant, parce que cette manœuvre aurait pu endommager le char de la Défenderesse montrant par là qu'il attachait plus d'importance à la propriété de la dite Défenderesse qu'à la vie de la dite Yvonne Pichette."

Supprimez les "dit" et "dite" et vous aurez l'illusion de lire un fait-divers de la *Presse*.

Quel honneur pour les institutions que l'Europe nous envie de pouvoir produire de pareils sujets.

\* \* \*

Nos gouvernements, ayant fait à la langue française l'honneur de lui donner le rang d'offi-

cielle dans ce pays, font aussi leur large part pour en faire admirer les beautés,<sup>3</sup>

Nous venons de recevoir ce qu'on appelle officiellement la "Statistique Criminelle." Il y a en effet quelque chose de criminel dans cette statistique, c'est la manière dont on traduit les titres des crimes et délits.

Voici quelques exemples pris au hasard :

"Voies de fait et faisant obstacle à un officier."

"Bris de maisons, de magasins, etc."

"Incendie par malveillance."

"Dommages malicieux aux chevaux."

"Bris de prison."

"Suppression d'enfant" pour "Concealing a Child's birth."

"Usage d'Armes" pour "Shooting, Stabbing and Wounding."

"Violence contre la propriété."

"Conspiration de fraude" pour "Conspiracy to defraud."

On le voit il faut souvent avoir recours au texte anglais pour savoir ce qu'a voulu dire le traducteur. Comme ces rapports sont les mêmes tous les ans, il en coûterait une fois pour toujours quelques dollars seulement pour obtenir une traduction grammaticale et intelligible. Mais la langue française mérite-t-elle qu'on fasse pareille dépense ?

Les Canadiens-français peuvent-ils n'être pas satisfaits quand ils ont un des leurs à la tête du gouvernement ?

\*\*\*

M. Déchène se souviendra de la Compagnie d'Exposition provinciale s'il ne fait pas attention.

RIGOTO."

---

### PRENEZ-Y GARDE

Si vous ne soignez pas de suite votre rhume en prenant du BAUME RHUMAL vous risquez qu'il vous conduise à la bronchite. 25c. partout.

146

# L'ONCLE FEDIA

*Suite et fin.*

Je ne vous décrirai pas le moment de stupeur qui suivit cette scène. Les juges et les seigneurs demeurèrent immobiles, interdits ; nul ne fit un geste, ne dit mot ; le silence fut tel que j'entendais de ma place, je m'en souviens très bien, le balancier de la grosse horloge, battant sous le crucifix, comme la mesure de la justice éternelle. Ce fut cette horloge qui rompit le silence ; elle frappa les douze coups de midi. On écouta jusqu'au bout le timbre rauque et brave ; tous ces hommes, saisis de la même pensée, attendirent pour agir qu'elle se fût tue, cette voix terrible de l'horloge, qui n'avait jamais sonné que des heures de peine, marqué des douleurs et des fins de vie.

Ce bruit rappela Akoulina à elle-même, à son idée fixe. Elle se releva et jeta vers la porte un dernier regard chargé de détresse. Plus d'un suivit la direction de ce regard, même parmi les membres du tribunal ; à ce moment-là, nul ne se fut étonné, je crois, si Anton Pétrowitch eut paru sur le seuil. Obéissant à la pensée de tous, je me retournai, je l'avoue.

La porte ne bougea pas ; mais à ma grande surprise, j'aperçus près d'elle une pelisse de renard que je connaissais bien, avec ses maigres plis, son odeur de froid et de neige. L'oncle Fédia était entré depuis un instant et se dissimulait derrière moi. Ses petits yeux clignotant erraient avec crainte sur l'assistance, les juges, l'accusée ; surtout ils s'arrêtaient longuement sur les enfants, et il me sembla qu'ils avaient alors cette bonne lueur douce que je leur connaissais d'autrefois, quand j'avais de la peine et que le vieux me donnait de belles images de Souzdal. Tandis que le président, ayant fait rétablir l'ordre, commençait la lecture du jugement, l'oncle Fédia se grattait la tête et toussait d'un air préoccupé ; il regarda encore les enfants là-bas, puis le Christ, et tout à coup, avec de grandes précautions pour ne déranger personne, il s'avança de son pas timide et pressé dans l'allée vide, entre les deux rangées de bancs. Arrivé dans le pré-

toire, il s'agenouilla, fit le signe de la croix, et vint se planter devant la table des juges en tortillant sa casquette.

— “Que voulez-vous ?” lui dit le président, interrompant sa lecture.

L'oncle Fédia répondit de sa voix humble, à peine perceptible :

— “Pardon ! messieurs les juges, mais cette femme n'est pas coupable. C'est moi, pécheur, qui ai mis le feu.”

Les magistrats examinèrent le nouveau venu avec étonnement et incrédulité. Ils pensèrent d'abord avoir affaire à un fou. Ou lui fit répéter sa déclaration, on lui demanda son nom. Ce nom excita un murmure dans l'assistance et réveilla des souvenirs dans la mémoire des juges. Ils causèrent entre eux à voix basse, se rassirent et posèrent diverses questions au colporteur. Il y répondit avec soumission, gauchement, mais de manière à écarter tous les doutes. Pendant la nuit du sinistre, il était allé coucher à la grange du moulin ; il avait rencontré Akoulina se dirigeant avec sa charette de paille vers la maison d'Anton Pétrouitch ; après minuit, il avait quitté furtivement le moalin, gagné Ivauofka, pénétré dans l'enclos et mis le feu aux écuries ; depuis longtemps, il méditait de se venger du seigneur, qui l'avait fait battre cruellement l'année d'au-paravant. — Ces mots “se venger” prenaient un accent singulier dans la bouche de cet être chétif. — Comme on lui opposait ses dénégations, lors de la première enquête, le colporteur demanda aux juges si l'on aurait pas trouvé à Ivauofka un pot de goudron portant une certaine marque de fabrique ; ce pot faisait partie de son assortiment de marchandises, il l'avait acheté à la ville l'avant-veille de l'événement, comme on pouvait s'en assurer. Le détail était exact ; le pot qui avait dû servir à l'incendie figurait parmi les pièces à conviction.

L'étonnement du premier instant faisait place à une persuasion nouvelle dans l'esprit des juges et des auditeurs. Peut-être cette persuasion était-elle aidée par le désir secret que nous avons tous de voir le châtiment détourné de la tête d'Akoulina. Tout nous préparait à trouver le coupable dans ce vagabond, sur qui les soupçons

de la première heure s'étaient si naturellement portés : l'instruction ne l'avait abandonné qu'à regret, faute de preuves suffisantes, et sans renoncer à l'espoir de faire la lumière sur ses men-songes. N'était-ce pas la justice divine qui éclatait, en le forçant à se déclarer au moment où il allait perdre une innocente ? Depuis qu'il parlait il y avait une détente dans la salle, au lieu de l'angoisse qui nous oppressait auparavant, un sentiment confus que toutes les choses étaient remises en leur place, pour le mieux.

L'interrogatoire, poursuivi sommairement, fut bientôt terminé. Le président invita une dernière fois le déposant à affirmer sous serment ses révélations. L'oncle Fédia sembla hésiter une seconde ; il leva timidement les yeux sur le Christ, puis étendit la main vers lui. Le tribunal se retira pour rédiger une nouvelle sentence. Seul au milieu de l'enceinte, sous le poids de tous ces regards lourds de haine, le colporteur baissait honteusement la tête, écrasé par la réprobation publique. Tout en m'avouant que mon vieil ami était criminel, je souffrais pour lui de cette horrible minute, de ce châtiment par le mépris ; ce fut presque un soulagement quand les magistrats reparurent avec la sentence. L'oncle Fédia était condamné aux mines de Sibérie : la peine était réduite à dix ans, en considération de l'aveu volontaire. Les gendarmes l'entraînèrent ; comme il passait près de moi, retardé par la foule qui se pressait à la porte, je fouillai dans ma poche et glissai les quelques roubles que j'y trouvai dans la main du condamné.

— Adieu, pauvre oncle Fédia !

Il murmura :

— Merci, bàrine ! ce n'est rien, mon malheur ne gênera personne.

Je me souvins alors qu'il m'avait déjà dit cette phrase, du même ton singulier, la nuit où il partit de chez nous. On l'emmena, je le perdis de vue.

Au dehors, les paysans entouraient Akoulina et l'accablaient de félicitations. Elle ne savait que pleurer en répétant :

— Loué soit Dieu !.. Ah ! le maudit bohémien, qui voulait faire périr une innocente !

On la ramena en triomphe au village ; le soir, on fit venir les musiciens pour la fêter et il y eut grande réjouissance au cabaret.

On continua à parler quelque temps de cette affaire, tandis qu'on rebâtissait la maison d'Ivanofka. Bientôt, le souvenir disparut avec les ruines qui l'entretenaient ; il en resta seulement l'habitude de faire bonne garde dans les habitations isolées, quand passaient des colporteurs. Des mois s'écoulèrent et des années. Attendez : quatre ans jusqu'à mon entrée à l'école militaire... ensuite mes deux ans d'école... c'est cela, il y avait six ans, quand je revins chez nous aux vacances d'été. Un matin, comme nous prenions le thé dans le jardin, nous vîmes accourir le prêtre tout troublé.

— Justice divine ! si vous saviez ce qui vient d'arriver ! s'écria-t-il du plus loin qu'il nous découvrit.

— Je sais, dit mon père, le meunier s'est tué en tombant de son échelle. Eh bien ! quoi ? la perte n'est pas grande ; c'était une espèce de sauvage, mauvais coucheur et redouté des paysans.

— Oui, reprit le prêtre, mais vous ne savez pas le plus terrible ; cet homme m'a fait chercher au moment de mourir et m'a confié son secret :

— " Père, m'a-t-il dit, je suis un grand pécheur, c'est moi qui ai brûlé Ivanofka dans le temps, pour me venger du seigneur de là-bas, qui avait jadis fait partir mon fils comme recrue. — Que dis-tu ? C'est le colporteur Fédia qui a commis et expié ce crime. — Non, père, c'est moi. L'oncle Fédia avait couché dans ma grange, même qu'il m'a vendu le pot de goudron avec lequel j'ai mis le feu. Je crois bien qu'il s'est aperçu de quelque chose et qu'il me soupçonnait. Le matin du jugement, il passa au moulin et me dit d'un air entendu : " Il y aura aujourd'hui un grand malheur, on va condamner Akoulina, qui est peut-être bien innocente... " Je menaçai le colporteur, et comme il avait grand-peur de moi, il s'éloigna en tremblant. C'était une âme du bon Dieu : il aura pris pitié de la veuve et de ses enfants ; il se sera livré pour les sauver... Et moi, misérable pécheur, je me suis tu... Père, dites qu'on répare l'injustice, pour qu'elle ne

pèse plus sur mon âme ! Y a-t-il un pardou pour moi ? Je n'ai eu que le temps de l'absoudre ; ce malheureux est mort dans l'épouvante de son péché. "

Immédiatement nous emmenâmes le prêtre chez le gouverneur de la province. On fit écrire en Sibérie, de tous côtés. Des mois se passèrent en correspondances inutiles. Faute d'indications suffisantes, on ne savait là-bas quel déporté nos magistrats réclamaient. Enfin le gouverneur de Sibérie a clos la correspondance par une lettre assez sèchement tournée :

— " On se moquait de lui, vraiment ; croyait-on qu'il fut facile de trouver un Fédia dans nos possessions d'Asie et qu'il n'y eût qu'un seul vagabond de ce nom ? Depuis un an, il était mort deux Fédia à l'hôpital de Tomsk et trois à l'hôpital de Tobolsk, sans parler des autres. Si les fonctionnaires de l'intérieur n'avaient pas de dossiers mieux en règle, il ne leur restait qu'à venir vérifier eux-mêmes les registres d'écrrou de toute la Sibérie, pour retrouver leur Fédia dans le tas des déportés, vivants ou morts. "

Quand on apprit dans le village l'insuccès de nos démarches, Akoulina apporta un panier d'œufs au prêtre, en le priant de célébrer un service pour le repos de l'âme du pauvre oncle Fédia. Nous allâmes tous à l'église. Jamais je n'ai prié d'aussi bon cœur ; pour la première fois, je compris bien le sens de ce verset, que l'officiant lisait dans l'évangile du jour : " Père, comme tu m'as envoyé dans le monde, moi j'y ai envoyé les miens. " Je compris, en voyant repasser devant mes yeux l'humble figure de l'oncle Fédia, tremblant dans sa pelisse de renard au milieu du prétoire, sous le mépris de la foule, De ceux qui l'injuriaient alors, beaucoup étaient là qui pleuraient maintenant, en pensant à ce frère méconnu, mort dans l'hôpital des mines, à Tomsk ou à Tobolsk, on ne saura jamais... "

EUG. MELCHIOR DE VOGÜÉ.

Quand tous les remèdes ont été essayés sans résultats contre la bronchite le BAUME RHUMAL produit une guérison en détruisant le germe du mal.

# DE SHANG-HAI A CEYLAN

## I

Ce matin, j'ai mis le pied dans le Céleste-Empire, en débarquant à Shang-hai, ville située à quelques heures de la côte, sur le Woo-Sung, affluent du Yang-tse-Kiang, lequel mesure trente ou quarante kilomètres à son embouchure. Les ruisseaux que nous décorons, en Europe, du nom de fleuves, feraient triste figure ici.

La côte, affreusement plate, d'une verdure marécageuse, à peine rehaussée de quelques arbres, se découvre seulement à huit ou dix milles de distance, et c'est encore trop tôt, vu l'impression désolante qu'elle produit sur des yeux où reste empreint le pittoresque de la nature japonaise. La rencontre de quelques jonques de guerre chinoises, amusants épouvantails de bois aux formes surannées mais presque élégantes, très élevées sur l'eau, toutes *froufroulantes* de pavilions et d'oriflammes portant le nom du capitaine en lettres énormes, nous reconcilie un peu avec ce pays où nous allons aborder sans avoir l'intention ni le temps d'y faire un séjour sérieux. La Chine forme un plat trop lourd et trop gros pour venir au dessert.

Shang-hai est une ville à *concession*, comme Yokohama, Kobé et d'autres encore. C'est-à-dire qu'on a désigné aux Européens un coin de terre que les diverses nations occidentales se sont partagé.

Comme partout, la ville anglaise est à cent pieds au dessus des autres. On y trouve d'aussi belles boutiques qu'à Londres. Certains négociants en thés et en soieries, quelques banquiers, ont des fortunes énormes et des habitations luxueuses, dont chaque véranda pourrait abriter un de nos "petits hôtels" de la rue de Prony.

Les distractions consistent à se promener à cheval ou en voiture sur la route admirablement entretenue de *Bubling Well*, à dîner en yacht, sur l'eau, et à boire force "champaign" versé par les blanches mains des Américaines, à une livres sterling la bouteille. En été, où la chaleur est épouvantable, les gens qui peuvent s'en aller se sauvent au Japon; les autres trans-

pirent. Ces jours-ci, le choléra se livre à quelques facéties de mauvais goût sur les Européens ordinairement négligés au bénéfice des Chinois.

La concession française se recommande à l'admiration du voyageur par un énorme consulat... qui tombe en ruine. On en a loué un autre, et le prix du bail représente l'annuité que demandait un entrepreneur pour rebâtir celui qui tombe. Cette combinaison, d'une habileté impénétrable, fait la stupéfaction des étrangers et la joie de nos consuls, qui y gagnent d'être logés à la campagne, dans une charmante villa. Et cependant j'ai rencontré au Japon une élégante *consulesse* et sa fille — *matre pulchrà filia pulchrior* — qui demandaient à tous les échos une maison de campagne pour leur été. L'ont-elles trouvée!...

Ce n'est pas précisément une partie de plaisir que d'aller visiter la ville par une chaleur de quarante degrés. On n'a pas plutôt franchi le mur d'enceinte qui la sépare de l'établissement européen, qu'on admire la discrétion du choléra. Ces rues de cinq pieds de large, transformées en cloaques nauséabond par un *arrosage* qui ferait évanouir nos égoutiers les plus intrépides, grouillent d'une population dont l'abondance étonne, tant il semblerait naturel que ces malheureux fussent maisonnés par tous les fléaux épidémiques connus. Dans cette atmosphère, sous ce ciel de feu, d'effrayants étalages de fruits, généralement à demi mûrs, donnent la colique seulement à les voir. Mais quand on passe devant les boutiques de comestible où se débitent les "plats de cuisine," comme disent les Marseillais ou comprend les raffinées qui s'en tiennent au concombre, à l'orange verte et à la pastèque. Tout, plutôt que cette friture dont l'analyse étonnerait nos gargottiers les plus endurcis dans le crime!

Où est donc la boutique japonaise, toute petite, mais si engageante et si propre, avec ses nattes moelleuses dans lesquelles le pied nu enfonce voluptueusement, comme dans un tapis de Smyrne! Où est donc le salut accueillant du marchand et de sa famille, le *Irassa-I* cordial dit avec un bon sourire, le brasero pour la ciga-

rette, la tasse de thé, apportés aussitôt, comme si vous étiez attendu ! La boutique chinoise est aussi grande que les nôtres, mais le plancher n'est rien de plus, habituellement, que la terre battue, imprégnée d'une humidité douteuse. Vous avez le choix de rester debout ou de prendre vous-même et d'approcher du comptoir un tabouret élevé, rembourré . . . d'une planche ou d'une plaque de marbre. Derrière ce comptoir une file de commis ou plutôt d'apprentis commis, car les jeunes gens viennent de cent lieues à la ronde, à Shang-hai, pour apprendre le commerce. De ces messieurs, vous n'apercevez que le torse nu.

Dans toute la Chine méridionale, on se met à son aise, dès que le thermomètre monte.

Quand l'interprète qui vous accompagne a indiqué l'objet dont vous avez besoin, deux ou trois torsos daignent se déranger avec une grâce languissante. On vous fait un prix : vous offrez le tiers ; votre interprète, complice du marchand, se récrie : on vous refuse ; vous gagnez la porte ; généralement on vous rappelle, et, quand vous avez payé, tous les torsos font sonner vos piastres pendant un quart d'heure, avec un soin qui montre que toute monnaie est réputée fausse dans cet estimable pays.

D'autres torsos, variant de la pelote de graisse au squelette, se terminant par de larges pantalons en lustrine noire, encombrant la rue ; des femmes en blouse noire, les oreilles chargées d'anneaux massifs de jade vert, portant un marmot tout nu à cheval sur la hanche, circulent en balançant leur bras comme un pendule d'horloge. Deux choses, en elles, étonnent le voyageur étranger : d'abord, il y en a de presque jolies ; ensuite, neuf sur dix ont des pieds ordinaires. La mutilation du pied, outre qu'elle est proscrite en certaines provinces, n'est guère pratiquée que pour les femmes destinées à rester oisives, de par leurs rentes ou de par . . . l'absence de préjugés dans leur conduite. Au milieu du torrent des piétons circulent un seul véhicule : la jinrikisha, laquelle inventée au Japon, il n'y a pas vingt-cinq ans, s'est déjà répandue dans toute la Chine, règne à Hong-Kong, au Tonkin, à Singapore, et commen-

ce à se faire voir à Colombo. Mais le Chinois opulent et considérable s'en tient encore au palauquin, sorte de cage pareille à un garde-manger, que deux hommes portent suspendue à une longue perche. Tout cela sue, crie, nasille, se mouche dans ses doigts et s'évente à grands coups d'éventails qui ressemblent à des pelles. Rien qu'à voir la différence entre le manquement de l'éventail au Japon et en Chine, vous comprenez l'abîme qui divise ces deux pays, séparés, sur la surface du globe, par un étroit bras de mer d'à peine deux cents lieues. Toutefois, il est juste de reconnaître que les porcelaines, les ivoires sculptés, les bronzes, les soieries brodées que l'on trouve à Sang-hai ne le cèdent en rien aux produits similaires du Japon, comme finesse et patience dans le travail. Mais quelle différence dans le goût artistique !

Le soir, je suis retourné dans la ville chinoise, malgré les avis pessimistes des trembleurs qui disent qu'elle n'est pas sûre après la nuit tombée. Je voulais voir un théâtre, mais je n'ai réussi qu'à échouer dans une sorte de café-concert, où un orchestre affolant menait un bruit épouvantable, tandis que des guerriers armés jusqu'aux dents, et même plus haut, si l'on tient compte des masques hideux qu'ils portaient sur la figure, combattaient avec acharnement en faisant des sauts périlleux les uns par dessus la tête des autres. Si c'est la tactique chinoise, on doit prendre des clowns pour instructeurs dans l'armée. Au bout de cinq minutes, je fondais en eau, sous le regard compatissant de quelques centaines de torsos, qui semblaient se demander pourquoi je refusais de déposer au vestiaire la partie supérieure de mon costume, à l'exemple mes voisins.

Sur ces entrefaites, un torse, qui remplissait évidemment les fonctions d'ouvreuse, s'approcha de moi portant sur un plateau un petit tas blanc humide, qui fumait. C'était une serviette trempée dans l'eau bouillante, dont je finis par comprendre qu'il fallait m'essuyer le cou et la figure. Cette opération m'échauda d'abord et me fit faire la grimace, à la grande joie des torsos de l'orchestre : mais, la serviette retirée, j'éprouvai une fraîcheur délicieuse. Il faudra que je commu-

nique cette recette à quelques amies qui donnent des soirées de quatre cents personnes dans des entresols grands comme ma cabine du *Djemmah*.

Couché à l'hôtel pour avoir plus de fraîcheur. . . . Dieu vous préserve de savoir jamais ce que c'est que "la fraîcheur" des nuits de Shang-hai, au mois d'août!

Samedi 9 août 1890.

Il n'y a qu'une promenade à faire aux environs : celle de Zi-ka-oué, à dix kilomètres de la ville. J'ai visité là l'Observatoire dirigé par les Jésuites, qui ont transporté en ce lieu l'établissement du même genre fondé par eux à Pékin, sous le règne de Louis XIV. [Ils montrent encore un magnifique astrolabe, don du Grand Roi.

La route de Shang-hai à Zi-ka-oué est plate, peu ombragée, tracée en zigzags à travers les cultures de pommes de terre et de topinambours qui n'ont rien d'attrayant. Mais cette absence de pittoresque est rachetée par le nombre infini des cercueils qui émaillent la campagne, les uns abrités sous une toiture légère, les autres exposés tels quels à la vue des passants, dont les yeux et l'odorat sont également réjouis par ce voisinage funèbre.

Ces cercueils ne sont là que pour attendre une sépulture moins aérienne, car, d'après les usages du pays, tous les membres d'une famille qui ont eu le mauvais goût de partir de ce monde avant leur père ou leurs grand-père, doivent patienter jusqu'au trépas de ce personnage respectable, ce qui entraîne parfois des délais nommés. En même temps que le chef de la famille, on enterre solennellement tous ses descendants mis en consigne. Il en résulte, à l'occasion, des fournées de vingt ou trente cercueils qui évacuent à la fois les navets et les haricots paternels. Dans ces conditions, on comprendra facilement que les trois ou quatre premiers kilomètres d'une promenade dans la campagne chinoise, aux abords d'une grande ville, soient consacrés à des réflexions sérieuses. Tout en m'absorbant dans mon mouchoir, je pensais à ces autres cercueils que j'avais vus — et sentis —

juchés dans les branches des arbres, par les Indiens des montagnes Rocheuses. Rien ne ressemble, ici-bas, autant qu'un cadavre d'homme à un autre cadavre. . . .

Le R. P. Chevalier, directeur de l'Observatoire, est un aimable savant qui montre, comme de simples joujoux, des instruments de la complication la plus effroyable. Il correspond par le télégraphe avec le monde entier, pour l'intérêt de la science. Lui et ses frères en Saint Ignace des Missions chinoises portent à peu près le costume des prêtres du Céleste Empire : la longue robe blanche sans taille, boutonnée sur le côté par de petits globules de cuivre, les chaussures à épaisses semelles de feutre, le chapeau blanc en forme de champignon. Ils se rasent complètement la tête, sauf les moustaches, la barbe du menton et la chevelure de l'occiput, nattée en une longue queue tombante, où le postiche tient naturellement une place considérable. Un certain nombre de missionnaires des districts voisins étaient réunis à Zi-ka-oué pour les vacances, sur le point de finir. Chaque année, quand revient l'époque de cette réunion, quelques travailleurs manquent à l'appel. On ne fait pas de vieux os dans ce métier, le plus dur de tous. Mais ces vaillants parlent de la mort de leurs frères moins avec chagrin qu'avec une sorte d'envie discrète. Quand l'un d'eux est tombé sur cette terre homicide, on envoie en France un télégramme ne contenant qu'un mot : le nom du défunt. Les compagnons restés dans la patrie savent qu'un des leurs est au ciel, et font partir son remplaçant.

À côté de l'observatoire se trouve un curieux établissement, où de jeunes orphelins chinois catholiques, au nombre d'une centaine, apprennent une foule de métiers, tout en fabricant le matériel nécessaire aux Missions. Là se trouvent des ateliers d'ébénistes, de peintres, de sculpteurs, d'imprimeurs, dirigés par des frères coadjuteurs de la Compagnie. Et, sur toute cette pieuse colonie, à côté de la croix, le souvenir et la pensée de la France flottent si présent et si forts que j'ai oublié, pendant ces deux heures, qu'il y a entre ce lieu d'exil et le *home* qui m'attend l'épaisseur du globe terrestre.

Je suis revenu à Shang-Hai par la jolie route de Bubbling-Well, à l'heure du *persil*. Beaucoup de voitures, dont plusieurs bien attelées. Beautés plus ou moins régulières. Les modes anglaises triomphent sur toute la ligne.

Mais le côté intéressant du défilé consistait dans la présence d'un nombre imposant de chanteuses [?] chinoises, graves comme des duchesses dans leur victorias, tout en lançant un feu nourri d'aillades sur les passants. J'ai peu de confiance dans leur talent musical, mais j'affirme que plusieurs étaient absolument jolies, avec leur teint mat, leurs beaux cheveux noirs piqués de tubéreuses et de roses, et leurs pieds de bébé en nourrice, chaussés de satin aux broderies éclatantes.

Mardi 12 août.

Hong-Kong est une île admirablement située au point de vue commercial et stratégique, à portée de la Chine, de la Corée, du Japon, de Manille, de Bornéo — et surtout du Tonkin, dont elle attirera fatalement tous les produits, si jamais ces produits existent. Pour peu qu'on ait couru quelques mers du globe, on a déjà deviné qu'un point aussi avantageusement situé ne peut manquer d'être dans les mains des Anglais. Aussi n'ont-ils pas manqué de s'établir très confortablement dans cette îlot, assez rapproché de la terre ferme pour former un des ports les plus sûrs, et probablement le plus fréquenté de l'extrême Orient. Les lignes de paquebots américains y donnent la main aux compagnies anglaises, françaises, allemandes, de l'autre versant du globe. C'est un mouvement incessant de navires, créant sur ce point privilégié un comptoir gigantesque où aboutissent, se classent et s'échangent les marchandises du monde entier. Il passe, dans une année, un nombre fabuleux de millions par les guichets des banques de cette ville, où l'intelligence, la volonté, l'action et la parole se concentrent vers un seul but : les affaires. En aucun lieu du monde elles ne se traitent plus rapidement. On conclut les plus gros marchés, debout, en quelques phrases, devant la porte des "offices", où l'on ne prend même pas le temps de pénétrer et de s'asseoir. Ce seraient deux mi-

nutes perdues. En aucun lieu du monde je n'ai trouvé une ville aussi *Américaine*.

Je répète — car la chose est intéressante — que le Tonkin, séparé seulement par deux jours de mer, sera, tôt ou tard, financièrement, sinon politiquement, aux mains des millionnaires anglais d'Hong-Kong, qui en auront accaparé les bonnes affaires avant que les capitalistes parisiens aient essuyé leurs lunettes pour les étudier.

Le touriste n'a que peu de chose à voir ici, à moins qu'il ne prenne le temps d'aller cuire à Canton et Makao, où des bateaux quotidiens conduisent en peu d'heures. Le quartier chinois de Hong-Kong n'offre pas d'intérêt après Shang-Hai. La seule promenade est celle du Pic, doublement agréable à cause de la fraîcheur et de l'admirable point de vue qu'on trouve au sommet de cette éminence, élevée de cinq cents mètres au-dessus de la ville qui est une tournaise.

*A suivre.*

LÉON DE TINSEAU.

---

### PAS DE RISQUE

En employant le BAUME RHUMAL, vous réussirez à guérir votre rhume, votre toux, et vous ne risquez pas que cela dégénère en inflammation de poumons.

145

---

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet.

---

### SOYEZ SUR VOS GARDES

Contre les affections des voies respiratoires, il n'est pas de remède aussi précieux que le BAUME RHUMAL. 25 cts partout.

144

---



PAS UN JOUR DE MALADIE  
**Depuis Trente Ans**  
 RÉSULTAT DE L'USAGE  
**DES PILULES D'AYER**

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."—  
 HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

**Les Pilules d'Ayer**  
 Les plus hautes Récompenses à l'Exposition de Chicago.

Scientific American  
 Agency for

**PATENTS**

CAVEATS,  
 TRADE MARKS,  
 DESIGN PATENTS,  
 COPYRIGHTS, etc.

For information and free Handbook write to  
 MUNN & CO., 361 BROADWAY, NEW YORK.  
 Oldest bureau for securing patents in America.  
 Every patent taken out by us is brought before  
 the public by a notice given free of charge in the

**Scientific American**

Largest circulation of any scientific paper in the  
 world. Splendidly illustrated. No intelligent  
 man should be without it. Weekly, \$3.00 a  
 year; \$1.50 six months. Address, MUNN & CO.,  
 PUBLISHERS, 361 Broadway, New York City.

**Wanted—An Idea** Who can think  
 of some simple  
 thing to patent?  
 Protect your ideas; they may bring you wealth.  
 Write JOHN WEDDERBURN & CO., Patent Attor-  
 neys, Washington, D. C., for their \$1,000 prize offer  
 and list of two hundred inventions wanted.

**PERTE DE LA VOIX**  
 Après une Sévère Bronchite  
 GUÉRIE PAR L'USAGE DU  
**Pectoral-Cerise d'Ayer.**  
 LE CAS D'UN PRÉDICATEUR.

"Il y a trois mois j'ai attrapé un violent rhume qui dégénéra en une attaque sévère de bronchite. J'en mis entre les mains des docteurs et au bout de deux mois je n'avais ressenti aucune amélioration. Je trouvais qu'il m'était très difficile de prêcher et je résolus d'essayer le



Pectoral-Cerise d'Ayer. La première bouteille m'apporta un grand soulagement; la seconde, que je prends maintenant, m'a délivré presque complètement de tout symptôme déplaisant, et je suis certain qu'une ou deux bouteilles de plus me guériront d'une façon permanente. A tous les ministres du culte souffrant d'affections de la gorge, je recommande le Pectoral-Cerise d'Ayer."—E. M. BRAWLEY, D.D.,  
 Sec. de District de la Société Am. Bapt. Publication. Petersburg, Va.  
**Le Pectoral-Cerise d'Ayer**  
 Médaille d'Or à l'Exposition de Chicago.